

Les cités des banlieues ou histoire d'un désastre

écrit par ARG0 | 19 juillet 2023



NOS BELLES CITÉS DE NOS BANLIEUES D'ANTAN, DE L'ART DE VIVRE À L'APOCALYPSE

Ma famille et moi-même avons habité la banlieue de 1955 à 1960. Pendant une bonne année et demie, nous avons pris

pension au mois dans des hôtels, dans différents arrondissements de la capitale, ou dans de minuscules appartements meublés, vétustes et inconfortables. Ma mère était fille de salle dans un hôpital et mon père était militaire. Il était cantonné au fort de Vincennes. Il rentrait tout juste d'Indochine, après la défaite de Diên Biên Phu. C'était alors la crise du logement, due à l'arrivée massive de provinciaux venus chercher là un avenir.

Je me rappelle les chambres d'hôtels, les toits gris de Paris, le vibrionnage incessant des rues. Jour et nuit. La circulation était tout de même moins importante qu'aujourd'hui. Je me souviens de ma première nounou, de ses cheveux d'un roux brasillant, de ses yeux bleus, de son sourire affectueux. Ma mémoire est phénoménale en ce qui concerne les choses, les gens, la vie. Et puis le petit frère est arrivé. Plus question de s'entasser dans des pièces exigües. Mon père a fait une demande d'HLM.

Il me vient encore en mémoire notre arrivée dans cet immeuble, qui venait tout juste de sortir de terre. Tout sentait le neuf. Nous logions au quatrième étage d'un bâtiment qui en comportait treize, avec quatre entrées. Des myriades de fenêtres. Il y avait un ascenseur, une cave ou un grenier pour chaque appartement, une place de parking, un vide-ordures et une pièce où on mettait le linge à sécher. **Après des mois d'inconfort, des années pour certains, le paradis. Nous disposions même du chauffage central. Pour beaucoup, les wc privatifs et la salle de bain étaient une vraie découverte.** Tout le monde appréciait cette nouvelle vie.

Puis, il y a eu la construction de deux autres unités, une vraie cité. Un supermarché s'est même installé. Je me souviens encore du nom de l'enseigne : Goulet-Turpin. Une chapelle en préfabriqué où j'ai fréquenté la classe de catéchisme et où j'ai fait ma communion privée à vu le jour. Une paroisse a été créée. Nous avons un prêtre à demeure. Des espaces verts ont été aménagés, des jeux pour les enfants, un terrain de football avec la création d'un club. Les dimanches, les habitants du lieu venaient applaudir les vedettes locales.

Et puis l'école, d'abord dans la vieille ville. Je revois encore ses préaux, les tilleuls qui sentaient si bon, ma salle de classe.

Tout cela a été démoli depuis. Les événements d'Algérie ont tout gâché. Il y avait un bidonville où résidaient des Algériens qui sont devenus vite menaçants. Deux personnes de notre immeuble ont été tuées. La peur. Des policiers qui surveillaient nos entrées et nos sorties. Entre-temps, une nouvelle école a été construite au sein de notre cité. Cela nous évitait de traverser la ville et les dangers qui nous guettaient. Même dans ce nouvel établissement, nous avons eu la peur de notre vie. Une alerte à la bombe de la part du FLN.

Et puis, mon père a dû partir en Algérie faire son devoir. Malgré la naissance de la petite sœur. Il a préféré nous installer en province, à Tulle plus précisément. Nous n'étions pas dépaysés, ma mère étant corrézienne. Malgré tout, restait l'angoisse pour le soldat parti si loin. Un cousin que j'aimais est mort là-bas, torturé odieusement et mis à mort par le FLN. Je me souviens particulièrement de son enterrement. Cela a détruit ma tante, qui est morte quelques années après. Elle ne s'en est jamais remise. Et l'oncle non plus n'a pas fait de vieux os. C'était leur seul enfant. De ce jour date mon ressentiment, pour ne pas dire plus, pour ce peuple. Je me fiche totalement d'être traité de raciste. C'est viscéral et ça vient du plus profond de moi-même. C'est du vécu, et ceux qui n'ont pas connu cela peuvent toujours me jeter la première pierre.

Mon père est revenu, et nous avons repris notre vie d'errance, de garnison en garnison. La vie monotone d'un fils de militaire. **En banlieue, nous avons tissé des amitiés. Nous échangeons du courrier avec ceux qui étaient restés, et ce qu'ils nous relataient était particulièrement inquiétant.** Grâce au général et aux accords d'Évian, des Algériens sont venus s'installer dans notre beau pays. Il fallait bien les loger (ce n'est pas moi qui le dis). À chaque départ d'un Français, un nouvel arrivant s'installait à sa place, important ses coutumes. Les autochtones ont fini par partir eux aussi, cédant le terrain. Ils ont acheté des pavillons, d'autres sont partis

pour la province, si bien qu'à la fin, il n'y en a plus eu un seul. Ou si peu. J'imagine leur quotidien sans peine.

Les immeubles dont nous prenions grand soin ont été vite dégradés, la délinquance s'est installée lentement mais sûrement, puis plus tard la drogue, les trafics avec la seconde génération et les suivantes. Ces lieux sont devenus progressivement des zones de non-droit. D'autres cités ont été érigées pour abriter toute la misère du monde qui débarquait. Et aujourd'hui, ce sont des villes dans la ville, des états dans l'État, avec leurs propres lois et leurs propres règles, leur propre financement, où plus un policier n'a le droit de pénétrer. Avec ses flambées de violence, ses émeutes, ses meurtres, ses pillages, ses exécutions. **De l'argent est injecté depuis des années pour rénover ces pétaudières, qui sont dégradées à nouveau : tags, ascenseurs en panne, et autres. Le mouvement perpétuel. Il s'y entretient la haine de la police, du Français, des institutions, de la France, de tout ce qui représente la stabilité, l'ordre.** Leur religion n'arrange pas les choses, souvent incompatible avec les lois républicaines, et servant de prétexte pour finir de démolir les derniers pans de notre société et prendre le contrôle de nos vies.

Voilà ce que je peux dire de cet écroulement progressif de nos banlieues d'autrefois. Je suis triste de constater que notre art de vivre, notre civilisation vont peut-être disparaître si rien n'est fait pour céder la place à un cauchemar annoncé, où la peur, la violence, la mort seront de tous les instants.

Que soient maudits ceux qui ont permis cela. Le jour où je vais partir, tous ces souvenirs vont s'éteindre avec moi. J'aimerais pourtant que l'on se souvienne : il était une fois, un jour, il y a soixante ans, une éternité.

ARGO